Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1951)

Heft: 10

Artikel: Deux siècles de manuels du voyageur

Autor: Grellet, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-774025

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

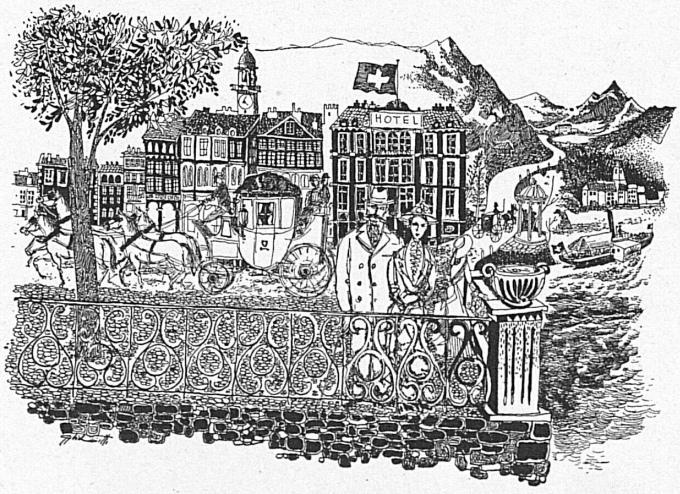
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AU CHALET INTERNATIONAL DES ÉCLAIREUSES A ADELBODEN

Assis confortablement entre deux vallonnements de terrain, au pied des Alpes bernoises, il est un chalet parfait dans ses proportions, haut de trois étages, et large, celui appartenant à l'Association mondiale des éclaireuses.
Lors d'une conférence qu'elles eurent en 1932, en Hongrie, un vœu unanime fut émis: il serait fort agréable de posséder un toit bien à soi, sous lequel se rencontrer, et même séjourner!
Une Américaine, Mrs. Helen Storrow, offrit spontanément son aide financière. Et c'est ainsi que d'un désir put naître cette maison hospitalière qu'il fait bon visiter, sur ce gai pâturage, non loin du village d'Adelboden.
Dès l'abord on est agréablement surpris par l'esprit de saine camaraderie qu'on y sent régner. Ici se rencontrent des jeunes femmes venues de tous les pays du monde, puisque le chalet appartient aux unes comme aux autres. Ici naissent de vraies amitiés. Ici surtout sont mises en pratique les grandes lignes directives que chaque éclaireuse a à cœur de suivre scrupuleusement. L'idéal scout n'est pas un vain mot qui rallie les éclaireuses du sud à celles du nord, de l'ouest et de l'est! S'il existe pour chacune d'elles un drapeau et des coutumes diverses, elles honorent toutes pareillement, plus haut et plus beau encore, un même et unique emblème: le trèfle. Il peut varier de couleur selon les pays, sa forme est immuable. A le voir flotter librement, ce drapeau, comme s'il était au-dessus des nuages, sous le ciel serein de Suisse, combien on comprend sa signification!
Le chalet est fort bien conçu: en bas, les bains et douches, la cave. Au premier étage, la grande cuisine, une vaste salle à manger, nette, claire, accueillante à tout visiteur curieux quel qu'il soit. L'immense cheminée noircie où se balance un chaudron de cuivre de dimension respectable, en est son plus bel attrait. Combien doivent être douces au cœur des jeunes Anglaises les flammes qui y dansent pendant les longues soirées de l'hiver montagnard!
Sur une poutre transversale de cette salle à manger une inscription rappelle la générosité d'Helen Storrow, et dit aussi la bonne volonté qui devrait régner parmi les nations...
Deux pièces, plus petites, suivent. Ce sont des chambres meublées – l'une par des dons américains, l'autre par des dons anglais – qu'on nomme chambre américaine et bibliothèque, bien que la fantaisie y règne en maîtresse. Car c'est ici le royaume de la féminité: aucun ordre strict et sévère, mais des coussins nombreux, des livres, des revues en masse, et même des jouets, poupées, sabots que sais-je encore, confectionnés sous tous les cieux du globe!
Les chambres à coucher se partagent tout le deuxième étage. Elles sont à un lit, à trois, ou davantage, et toutes garnies de petites armoires. Ici aussi l'on respire un petit air gentiment féminin: il y a la chambre bleue, la chambre rose, et verte...
Sous le toit, le haut de la maison est occupé par les dortoirs. Les jeunes éclaireuses qui viennent passer leurs vacances dans «leur» chalet suisse, ne sont pas très riches, ce sont souvent des employées. Aussi se contentent-elles très volontiers de leur paillasse, d'une planchette fixée au mur pour les affaires personnelles, et de quelques cintres pour leurs vêtements qui sont peu nombreux, nécessairement, puisque l'éclaireuse a adopté son uniforme et la cravate, sévère d'aspect peut-être, mais toujours nette. Le besoin du beau a trouvé à se faufiler ici parmi les meubles simples qu'un détail enjolive: j'ai vu de très délicats découpages exécutés par des Polonaises.
Les éclaireuses américaines, les Girls Scouts, organisent chaque année, à Adelboden, une rencontre, qu'elles appellent plutôt «Training». Les déléguées des dix pays suivants: Brésil, Canada, Finlande, Danemark, Norvège, Haïti, Pakistan, USA, Afrique du Sud et France, ont été invitées cet été, et se sont assises ainsi, côte à côte, simplement. Puis, à cette occasion, chacune a revêtu son costume national.
Voyez les blondes Norvégiennes auprès de leurs sœurs danoises en leurs atours richement brodés... Le décor alpestre convient magnifiquement à la grâce de leurs mouvements.
Plus calmes, semble-t-il, mais ardentes tout autant, et plus étonnantes pour nous, sont les filles de Haïti, qui ne désavouent pas une bonne pipe!
Mais ce sont sans doute les claires silhouettes vaporeuses des envoyées du Pakistan qui sauront le mieux vous charmer, dans ce paysage montagnard où, inattendues, elles semblent presque irréelles.
Le groupe des Américaines est très différent: bien vivant, hardi, simple et gai, comme le pays qu'il représente.
Terminer ce reportage sans mentionner Mademoiselle von Herrenschwand serait impardonnable. Elle est non seulement un pionnier du Chalet international des éclaireuses, dont elle a choisi personnellement l'emplacement, mais c'est elle qui en est l'âme! Et, pour avoir senti l'amabilité simple et vraie qui, par elle, unit les éclaireuses qui passent là (quelque dix mille depuis 19 ans que vit la maison!) je ne crois pas pouvoir mieux dire.
Elle est secondée dans son travail, et cela depuis de nombreuses années, par deux collaboratrices précieuses, Mesdemoiselles Cuénod et de Lorid.

DEUX SIÈCLES DE MANUELS DU VOYAGEUR

Les manuels du voyageur en Suisse, auxquels nous donnons le nom générique de guides, sont sortis, dans les dernières années du 18e siècle, des nombreuses descriptions publiées depuis la fin du précédent par les cartographes. La Cosmographie de Sébastien Münster, les ouvrages de Scheuchzer, gros volumes à l'usage des savants de cabinet, sont utilisés par des successeurs qui les allègent et les rendent plus accessibles au public. Un des plus répandus parmi ces essais de vulgarisation est celui que publia, en quatre tomes de petit format, sous le titre: Les délices de la Suisse, le Vaudois Loys de Bochat sous le pseudonyme de Gottlieb Kypseler. Il parut en 1714 à Leyde: la Hollande était alors un grand centre de librairie. Cette description, qui se flattait de faire voir «tout ce qu'il y a de plus remarquable» dans le pays: villes, bourgs, châteaux, antiquités, raretés de la nature, mœurs des habitants, fut une mine de renseignements pour ceux qui traitèrent le même sujet à l'usage des voyageurs qui, à la fin du siècle, affluèrent en Suisse sur les traces de Rousseau et de Saussure. Le plus lu de ces ouvrages de vulgarisation fut celui de l'Anglais William Coxe, traduit en français en 1781: Lettres sur l'Etat politique, civil et naturel de la Suisse. Toute la société de la fin du 18e siècle y puisa ses notions sur la Suisse, avant, pendant et après le voyage aux glaciers. Les lettres de Coxe figurent parmi les ouvrages étudiés avec le plus de soin par un jeune lieutenant d'artillerie en garnison à Valence: il portait le nom de Napoléon Bonaparte.
Entre ces ouvrages, destinés à meubler l'esprit des voyageurs, et ceux qui devaient les prendre par la main pour les conduire sur le terrain, il y a une forme transitoire: c'est la compilation de ces connaissances par ordre alphabétique. Déjà, le voyageur pressé de se documenter sur les endroits qu'il traversait, était dispensé du soin de feuilleter de gros livres: on lui offrait un dictionnaire des curiosités. Tel est notamment celui, en trois volumes, publié à Genève en 1788, sans nom d'auteur et contenant «une description de ce qu'il y a de plus remarquable dans les cantons suisses...» De cette nomenclature pratique au guide du voyageur, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Un des doyens parmi ces manuels du voyageur est le petit Guide du voyageur en Suisse, publié en deuxième édition en 1790 par le libraire Jean Mourer à Lausanne. L'auteur fait son tour de Suisse, partant de Genève, passant par le pays de Vaud, les montagnes neuchâteloises, le Jura, Bâle, d'où on suit le Rhin jusqu'à Schaffhouse pour revenir par Zurich, Lucerne, Berne, l'Oberland, Vevey et sortir du pays par le Valais et le Simplon. Quelques pages d'indications pratiques accompagnent des descriptions assez exactes des lieux parcourus.
Mais le petit livre de Mourer devait être bientôt relégué dans l'ombre par l'ouvrage qui tint la cote pendant les vingt premières années du siècle passé: celui du Dr Ebel. Il eut de nombreuses éditions à partir de 1793. Le premier des quatre volumes de ce manuel est le plus intéressant; il contient en germe la substance de tous les guides qui se sont succédé jusqu'à nos jours. Il s'ouvre par un aperçu général du pays, suivi de plusieurs chapitres de conseils pratiques et d'une série d'itinéraires dont le réseau embrasse toutes les parties du terri-



Dessin de Giorgio Guglielmetti

toire. C'était naturellement le beau temps du tourisme pédestre, antérieur à celui des diligences. Aussi les recommandations vestimentaires abondent-elles. Le problème consistait à combiner un accoutrement qui permit aux piétons de parcourir monts et vaux «tout en se trouvant en état de voir partout la bonne compagnie». Le voyageur vêtu d'un habit de drap fin, muni de six amples poches, faisait de ses effets trois paquets enveloppés dans un mouchoir porté au bout du parapluie. Quant à ceux qui disposaient de chevaux et d'une voiture, ils devaient se contenter des quelques routes carrossables sillonnant le Plateau et les grandes vallées, mais le char à bancs national et le mulet le convoyaient sur les chemins plus difficiles.

Un chapitre terriblement compliqué était celui de la monnaie, qui variait d'un canton à l'autre. Les souvenirs de voyage étaient infiniment moins multipliés qu'aujourd'hui, mais de choix: Ebel consacre toute une section de son ouvrage à la liste des ravissantes gravures aquarellées dont tenaient boutique, dans les lieux touristiques d'alors, les Freudenberger, les Lory, les Kœnig, les Biedermann et autres petits maîtres du pinceau dont les estampes sont si recherchées aujourd'hui.

Après ces indications générales, Ebel revient, dans ses trois derniers tomes, au système de la nomenclature alphabétique des villes, des villages et des sites.

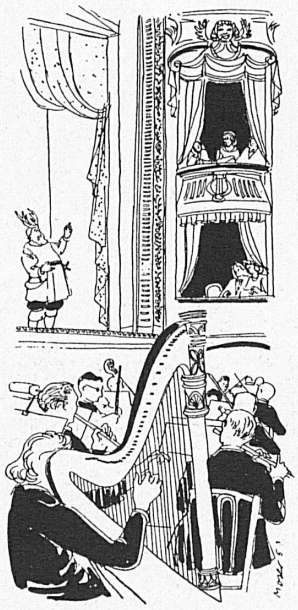
Un de ses continuateurs, Robert Glutz-Blotzheim, publia en 1827, la troisième édition française de son Manuel du voyageur en Suisse. Il s'inspire de la même méthode, adaptée aux changements amenés par «le progrès des sciences» dans les façons de voyager et adopte une forme plus portative en un seul volume. «Muni d'une petite calebasse pendue en bandoullière et d'un long bâton, armé d'une forte virole et d'une grosse pointe de fer», il ne manquait plus rien au voyageur pour se mettre en route. Mais, déjà, les diligences se faisaient plus nombreuses, les premiers bateaux à vapeur sillonnaient nos principaux lacs et l'on se plaignait, dans certaines auberges fréquentées par les mylords voyageant avec chevaux et voiture, des tables trop somptueuses.

Le manuel qui tint le haut du pavé entre 1840 et 1860 et même au-delà pour les Anglais fut le Hand-Book for travellers in Switzerland de John Murray. Cet ouvrage se lit aujourd'hui encore avec un intérêt soutenu. Il rompt avec le système alphabétique pour découper notre territoire en 93 itinéraires qui sont, pour la Suisse d'alors, des modèles du genre. Le texte, très vivant, ne se contente pas d'une énumération précise: il donne l'atmosphère des villes et des sites, les situe dans le temps comme dans l'espace et fait, à côté des beautés naturelles, place aux intellectuelles. Il est à l'image du tourisme d'alors, qui était de qualité. Il est le reflet fidèle d'une Suisse plus diverse qu'aujourd'hui, mais largement ouverte déjà au mouvement des visiteurs. Les monnaies étaient encore cantonales, mais les napoléons et les francs de France faisaient fonction de valeurs unitaires, ayant cours partout. C'était la grande époque de la diligence. Des hôtels réputés ouvraient leurs portes à des hôtes de choix: le Faucon, à Berne, les Bergues, à Genève, le Bellevue, à Thoune, les Trois-Rois, à Bâle. En haute saison, leurs abords étaient encombrés de plusieurs rangées de véhicules de toutes sortes, de la calèche sale et délabrée du voiturier allemand à l'équipage brillant du pair anglais et à celui, moins élégant, mais aussi imposant, du prince russe. Devant l'entrée, se tenaient domestiques et courriers de toutes langues, postillons et cochers en quête de clients.

On pourra fêter l'an prochain le centenaire de la première édition française d'un autre guide illustre entre tous: celui de Karl Bædeker. Quatre ans après la guerre du Sonderbund, le voyageur portant sous le bras le manuel avec lequel il «n'est plus étranger dans un pays qu'il n'a jamais vu» se tirait d'affaire avec dix francs par jour, même en fréquentant les plus grands hôtels qui étaient peut-être les meilleurs du monde: on y logeait pour deux francs et dînait pour trois, vin compris. Il est vrai que cette boisson était choisie de manière à obliger le dîneur à en commander une meilleure et qu'il y avait aussi le tracas des bougies. Sur la cheminée, devant la glace, flanquant la pendule dorée, il y en avait toujours deux que le personnel s'empressait d'allumer en introduisant l'hôte, le soir tombé. Chacune de ces petites flammes était facturée un franc, même si elle n'avait brûlé que cinq minutes. La formule de Bædeker n'est d'ailleurs qu'une mise au point de celle de Murray, augmentée de cartes et de plans. D'innombrables éditions se sont succédé jusqu'à la guerre de 1914. On disait: un Bædeker, comme on aurait dit un guide du voyageur.

Le type était fixé. Les Guides bleus purent l'améliorer en en condensant la forme. Les manuels les plus récents, publiés après la dernière guerre, se distinguent, les uns moins par le texte que par l'abondance de l'illustration et des cartes, les autres par une conception nouvelle: abandonnant les itinéraires fixes, le texte s'attache aux régions pour en définir le caractère en s'aidant de vignettes dessinées par des artistes.

Pierre Grellet



DER VORHANG HEBT SICH

Die Spielzeit 1951/52 der Deutschschweizer Bühnen

Der neue Spielplan des Zürcher Stadttheaters

Die Saison des großen Zürcher Kunstinstituts hat längst begonnen: mit Aufführungen von Puccinis «Tosca», von Falls Operette «Die geschiedene Frau», von Verdis «Die Macht des Schicksals» und anderer Werke. Sie läßt viel Schönes erwarten; die bisherigen Vorstellungen zeugten von dem Eifer und dem künstlerischen Verantwortungsbewußtsein, mit dem zur Arbeit geschritten wird. Als wichtigste Novität der Spielzeit 1951/52 ist die deutschsprachige Erstaufführung von Igor Stravinskys «The Rake's Progress» zu erwähnen, die von einer Bilderfolge von Hogarth und einem älteren englischen Erbauungsbuch angeregt wurde und gewissermaßen einen Peer-Gynt-Stoff ins Christliche umdeutet. Großem Interesse dürfte auch die komische Oper «Don Pedros' Heimkehr» begegnen, die keinen geringeren als – Mozart zum Komponisten hat. Mozart hat zwar kein Werk dieses Namens geschrieben; man verdankt es Hans Erismann, der sich der Mühe unterzog, zwei Opernfragmente und eine Anzahl selbständiger, als Einlage gedachter und in dieser Form auf uns gekommener Arien zu einem Ganzen zusammenzuschweißen und ihm einen Text zugrunde zu legen, der sich in Umrissen eigentlich fast von selbst ergab. Zu den modernen Werken ist auch «Jeanne d'Arc» von Honegger zu zählen.